

greater concentration on the social dynamics of the trade. The whole subject of Indian-trade contact might deserve at least a chapter.

Yet having appended that cautionary note the work should still be welcomed as a valuable addition to the literature of the fur trade.

J. S. MILLOY,
University of Winnipeg.

* * *

NOËL BAILLARGEON. — *Le Séminaire de Québec, de 1685 à 1760*. Québec, les Presses de l'Université Laval, 1977. viii, 459 p. Cahier N° 21 des *Cahiers d'Histoire de l'Université Laval*.

On a longtemps attendu une histoire du Séminaire de Québec: l'importance de cette maison dans notre passé religieux comme dans notre passé économique, social et culturel et la richesse extraordinaire de ses archives permettaient d'en attendre une étude monumentale; et on peut à bon droit se scandaliser du retard qu'a mis le Séminaire à se donner un historien. Certes, le futur cardinal Taschereau en avait rédigé une histoire, mais heureusement elle est restée manuscrite; l'abbé Arthur Maheux s'était mis à la tâche, à son tour: il a dû laisser tomber dès les débuts, n'étant pas fait pour ce genre de besogne. Enfin, l'abbé Noël Baillargeon, autre prêtre du Séminaire et formé à l'histoire selon les règles de l'art, consacre sa carrière à rédiger cette œuvre. En 1972, il publiait un premier volume, *Le Séminaire de Québec sous l'épiscopat de Mgr de Laval*, soit de 1663 à 1688. Cinq ans après, il fait paraître un deuxième volume, *Le Séminaire de Québec, de 1685 à 1760*, c'est-à-dire depuis l'arrivée de Mgr de Saint-Vallier jusqu'à la coupure de 1760, la conquête allant amener le Séminaire à d'importantes transformations.

Sur ce Séminaire qui, en 1685, a déjà une vingtaine d'années d'existence et qui poursuit jusqu'en 1760 une carrière de trois quarts de siècle, on était en droit de s'attendre, compte tenu de la formation de l'auteur, à une histoire qui nous renseigne largement sur la vie spirituelle et intellectuelle de l'institution, qui nous apporte des données nouvelles sur sa vie économique, sur son rôle de seigneur, sur les origines sociales de ses prêtres et de ses élèves; bref, des réponses aux questions que se pose aujourd'hui l'histoire sociale. Or là-dessus ce deuxième volume est loin de nous satisfaire.

D'abord, parce que la moitié du livre est consacrée aux querelles juridico-ecclésiastiques entre l'évêque Saint-Vallier et le Séminaire (les pages 3-195), querelles que l'historien Gosselin avait déjà racontées avec suffisamment de détails. Et aussi parce que, à notre surprise (car ce n'est pas ce qu'on attend d'un historien), l'abbé Baillargeon y prend constamment et systématiquement parti pour le Séminaire contre Saint-Vallier.

Il eût été utile d'indiquer en page-titre que l'auteur est prêtre du Séminaire de Québec, ce que tous les lecteurs ne savent pas. En tout cas, l'auteur annonce ses positions dès l'avant-propos. Parlant du régime établi par Laval pour le Séminaire, il écrit: «Ce régime communautaire, qui avait été une source de bénédictions [...], M^{sr} de Saint-Vallier le jugera incompatible avec l'exercice de l'autorité épiscopale [...] Il n'aura de cesse qu'il ne l'ait entièrement détruit» (p. vii). D'où le titre de la première partie du livre (et en même temps de la première moitié): *La destruction de l'œuvre de M^{sr} de Laval* (p. 1). D'où aussi cette affirmation en conclusion: pendant quarante ans, Saint-Vallier «s'acharna à détruire l'œuvre de

son prédécesseur» (p. 412); et ce sous-titre de la table des matières: *Le Séminaire au bord de la ruine à la mort de Saint-Vallier* (p. 455). Sur ce même ton, l'abbé Baillargeon va développer ses deux cents premières pages: Laval avait fondé le Séminaire d'une certaine façon, Saint-Vallier commet le crime de vouloir transformer l'œuvre du saint fondateur.

On aurait souhaité de l'historien Baillargeon qu'il fasse une étude critique de la situation où vit ce Séminaire à la fin du XVII^e siècle, par rapport à l'épiscopat. D'accord, en rattachant au Séminaire la cure de Québec, tout le clergé et toutes les ressources du diocèse, Laval mettait sur pied un régime qui pouvait convenir à un pays encore mal organisé et qui manifestement a donné, en son temps, les meilleurs résultats. Mais ensuite, l'historien aurait dû tenir compte de l'évolution du pays. Où donc est le crime de Saint-Vallier de vouloir, appuyé en cela par le roi, mettre son diocèse sur le pied des diocèses de France, de vouloir mettre son Église à la page? À aucun moment non plus, l'historien Baillargeon ne s'arrête à nous décrire le surprenant casse-tête institutionnel que Laval a construit et qu'il lègue à Saint-Vallier comme une construction intouchable: voici, au siège diocésain de Québec, un Séminaire qui dépend d'une communauté de Paris, et à ce Séminaire se rattachent le Chapitre, la cure de Québec et tous les prêtres! On comprend que les successeurs de Laval, et pas seulement Saint-Vallier, se soient évertués à dénouer ce nœud gordien; et l'on se rappelle ce drame étonnant qui se déroule jusqu'en 1773: l'église de Québec est l'enjeu d'une dispute entre l'évêque (qui dit *Notre église cathédrale*), le Chapitre (qui dit *notre église canoniale*), le Séminaire (qui dit *la nomination des curés m'en appartient*) et les marguilliers (qui disent *notre église paroissiale*); avec cette conséquence ahurissante que, l'église reconstruite après le siège de Québec, l'évêque Briand (arrivé au pays en 1766) ne peut y mettre les pieds pour officier qu'en 1774; et cela grâce à l'intervention du lieutenant-gouverneur Cramahé! L'abbé Baillargeon aurait dû, par conséquent, se poser d'abord un certain nombre de questions sur le système mis en place par Laval. Il n'a pas osé. Il a préféré de prime abord admettre que ce système «était seul capable de soutenir l'Église de la Nouvelle-France» (p. 55) et réprimander tout évêque (de Saint-Vallier à Pontbriand) qui osât toucher à l'œuvre de Laval: malheur à qui porte la main sur l'Arche.

C'est pourquoi, dans cette première moitié du livre, le personnage noir est l'évêque Saint-Vallier. Selon l'abbé Baillargeon, Saint-Vallier est impétueux (p. 31), impérieux (p. 71), a le caractère tortueux (p. 106), insinuant et cauteleux (p. 101); «tous les moyens lui étaient bons», «ses procédés étaient si odieux, ses abus de pouvoir si nombreux et manifestes» (p. 101). Par contraste, l'évêque Laval «ne demande qu'à mener une vie sainte et privée» (p. 68), il est «plus saint et plus mort que jamais à lui-même» (p. 55). Et pourtant, ce saint évêque qui avait promis de ne point se mêler des affaires de l'Église de Québec, ne ménage guère un Saint-Vallier devenu son supérieur hiérarchique: les maximes de Saint-Vallier, écrit Laval, mènent au «renversement total» de l'Église en Nouvelle-France (p. 107); Saint-Vallier, selon Laval, est «l'ennemi irréconciliable» du bien qu'ont fait les Messieurs du Séminaire (p. 129); le saint évêque Laval écrit encore que, pour «détruire» le Séminaire, Saint-Vallier se sert «de tous les moyens que L'esprit humain et du desmon peut former et inventer» (p. 129); et Laval a cet autre jugement empreint de la charité la plus élevée: «L'on doit Regarder [Saint-Vallier] comme le plus grand fléau et un châtiment le plus certain pour cette église qui puisse arriver» (p. 159). Et dans ce dossier comparé, l'abbé Baillargeon oublie que naguère l'évêque Laval s'était lui aussi montré d'un caractère difficile, bien autoritaire (comme s'en plaignait Mère de l'Incarnation), qu'il est entré en conflit avec bien des gouverneurs: Voyer d'Argenson, Du Bois d'Avaugour, Saffray de Mézy, Buade de Frontenac.

Les torts ne peuvent être tous du côté de Saint-Vallier, mais cela ne dérange guère l'auteur: il lui suffit que Saint-Vallier ait voulu modifier l'œuvre de Laval.

Que Saint-Vallier fasse de bons gestes en faveur du Séminaire (en aidant à ses missions, en lui réservant une école, en prenant parti pour le Séminaire contre les Jésuites dans l'affaire des Tamarois), qu'il propose de rendre plus humain le règlement du Séminaire, ou qu'il accepte des compromis importants, l'auteur passe vite, il ne voit là que des actes intéressés ou n'aborde la question que d'une façon négative. Ainsi, Saint-Vallier s'étant engagé en France à manifester de la bonne volonté à l'égard du Séminaire, l'abbé Baillargeon écrit: «Le plus étonnant, c'est que Mgr de Saint-Vallier ne se démentit point une fois de retour à Québec» (p. 163). Et voyons comment l'auteur nous présente en note un collaborateur de Saint-Vallier, Le Vallet, dont Laval trouvait le «génie fort rustique, grossier et dégoûtant»: tout de suite, l'abbé Baillargeon ajoute que ce Le Vallet «demeura l'ami et le confident de M^{gr} de Saint-Vallier jusqu'à sa mort» (p. 122).

En présence de ce parti pris, peut-on s'étonner des sources d'information de l'auteur? Dans la presque totalité des cas, il se fonde sur les adversaires de Saint-Vallier. L'essentiel de son information est tiré des lettres de Laval et des Messieurs du Séminaire de Paris. Pour prouver, par exemple, que telle ordonnance de Saint-Vallier n'est «qu'un tissu de faussetés» (p. 146); pour accuser Saint-Vallier de duplicité en 1694 (p. 152); pour établir que le roi a menacé l'évêque de le rappeler; pour démontrer que Saint-Vallier s'est efforcé «par tous les moyens possibles, de ruiner entièrement le Séminaire»: l'auteur puise toujours dans la même réserve. Il retient toutes les accusations des adversaires, sans les mettre en doute un instant, sans les expliquer; avec cette méthode, on ne manque jamais de munitions. L'auteur va parfois les chercher jusque dans les plus simples commérages; ainsi, quand il veut montrer que le zèle d'un grand-vicaire de Saint-Vallier ne plaît pas à tout le monde, il cite un prêtre de Paris qui a «oui dire à un de» ses amis que ce grand-vicaire ne trouve plus audience (p. 182).

Autre surprise: l'auteur accuse Saint-Vallier d'avoir mis le Séminaire à deux doigts de la ruine financière. Il écrit à propos d'un mémoire de Saint-Vallier à Maurepas: «Le prélat aurait pu ajouter, pour être complet, que le Séminaire de Québec — et ce largement par sa faute — est alors endetté, tant dans la colonie qu'en France, pour près de cent mille livres» (p. 193). Plus loin, il met une sourdine, qui ne corrige rien: la ruine qui menace le Séminaire, écrit-il, «il serait injuste, évidemment, de l'attribuer tout entière à Mgr de Saint-Vallier» (p. 217). Plus haut, c'était *largement* la faute de Saint-Vallier, ici sa responsabilité n'est pas *tout entière*. Or, en fait, nous constatons dans le chapitre des entreprises du Séminaire que, sous la pression d'un Laval qui ne consulte personne, les Messieurs de Québec se sont lancés dans d'immenses dépenses, à gauche et à droite, sans tenir compte des avis qu'ils recevaient des Messieurs de Paris et même de Saint-Vallier: chapelle qui n'est pas urgente, bâtiments inutilement coûteux au cap Tourmente, muraille de pierre, addition (de par la volonté de Laval) aux écoliers que le Séminaire doit entretenir gratuitement, «petit Séminaire» de Château-Richer (il ne survivra pas à Laval), terres achetées ici et là à prix forts et qui demeurent inutiles, lancement en Acadie et en Louisiane de missions que le Séminaire sera incapable de soutenir (pages 217-238, 250-257, 370, 385-387). Mauvaise administration, en plus, les Messieurs de Paris n'arrivant pas (du temps de Saint-Vallier) à connaître l'état des finances du Séminaire de Québec, parce que les Messieurs de Québec n'arrivaient pas, eux, à savoir où ils en étaient. Ce n'est qu'en 1730 qu'on peut préciser le total des

dettes à quelque 102.000 livres (p. 270). Ajoutons à cela les désastres subis en mer et les incendies. Que l'auteur vienne nous dire ensuite que l'endettement du Séminaire est *largement* la faute de Saint-Vallier, c'est vraiment en vouloir à mort à cet évêque. Même après avoir reconnu que les difficultés financières viennent de la disparition de certains revenus, d'incendies et de pertes maritimes, l'auteur ajoute: «Il n'empêche, on l'a vu, que c'est avec l'arrivée du prélat que la situation financière commença vraiment de se détériorer» (p. 218): c'est le *cum hoc, propter hoc* établi en système, on peut envoyer à la potence n'importe qui.

Ce plaidoyer *pro domo* se poursuit d'ailleurs sur d'autres points, chaque fois que le Séminaire est en cause. Ainsi, à propos des missions des Tamarois que lui disputent les Jésuites. Quand le jésuite Pinet est enfin obligé de laisser la place au prêtre du Séminaire, l'abbé Baillargeon a ce style partisan: «Le Père Pinet [...] délivra enfin M. Bergier de sa présence» (p. 391). Ce remue-ménage donne quoi? rien, comme l'expose lui-même l'abbé Baillargeon, sans autrement commenter cette entreprise de supplanter les Jésuites, qui pourtant œuvraient dans le Mississipi avec une expérience bien éprouvée; mais ce mérite est qualifié par un prêtre du temps (que cite l'abbé Baillargeon sans sourciller) de «démangeaison épouvantable [des Jésuites] à s'estendre partout» (p. 378).

Un autre exemple de partisanerie? l'affaire de Saint-Joachim. L'auteur écrit: «À Saint-Joachim où quelques habitants avaient pris les armes, l'ennemi n'épargna même pas l'église ni le curé Robineau de Portneuf qui fut massacré avec sept de ses paroissiens» (p. 347). Mais, monsieur l'abbé, Wolfe avait demandé aux habitants de ne point intervenir dans la bataille et là où ils intervenaient, il y eut des expéditions punitives: ce qu'il faudrait ici préciser; et préciser surtout (car les Anglais ont partout respecté le clergé) que le curé de Saint-Joachim avait pris la tête de ses paroissiens armés, comme l'établit son acte d'inhumation.

La seconde partie du livre nous fait connaître les règlements du Séminaire, les entreprises et le rétablissement financier, l'activité missionnaire des Messieurs en Acadie et dans le Mississipi (qu'on écrit avec un seul *p* quand il s'agit du Mississipi de la Nouvelle-France). Malheureusement, lorsque se termine le livre, on s'aperçoit qu'il nous manque encore une histoire économique, sociale et intellectuelle du Séminaire sous le régime français.

On sait la très grande richesse des archives du Séminaire et celle, en particulier, de la comptabilité. L'auteur a puisé largement dans la documentation politique ou institutionnelle, épluchant longuement tous les documents du conflit avec l'épiscopat et ne nous épargnant rien des longs mémoires ni de la correspondance avec le Séminaire de Paris. On se serait attendu à une utilisation aussi fouillée des livres de comptes. Or, en ce domaine, l'auteur ne nous renseigne qu'en passant, à l'occasion d'autres problèmes, sur les recettes et les dépenses. Comme il ne nous renseigne qu'en passant, sur le personnel professoral ou étudiant, sur les relations du Séminaire avec la société de Québec, sur l'œuvre seigneuriale. Un second tome devrait donc s'ajouter à ce volume II pour que l'histoire du Séminaire sous le régime français se trouve écrite. La matière à ce second tome ne manquerait pas. Vie économique, puisque le Séminaire exploite d'amples domaines, engage du personnel, vend et achète des produits, recourt aux marchands pour emprunter, construit; et on veut, entre autres choses, savoir comment le Séminaire surmonte la crise de 1713 et celle de la guerre de Sept Ans. Histoire sociale: d'où, de quels milieux et de quel âge sont les prêtres et les étudiants? la direction évolue-t-elle dans sa composition? quelles relations le Séminaire entretient-il avec la société? quelle mentalité se développe dans

cette communauté des Messieurs? Histoire intellectuelle: il ne suffit pas ici de reproduire tel ou tel programme d'études, il faut le discuter, le comparer avec d'autres de France; s'il est vrai que, selon Saint-Vallier, le Séminaire a négligé un temps les études, on s'attend à des explications; on veut savoir si les professeurs étaient préparés ou non (n'est-ce pas Kalm qui reproche au clergé séculier de ne pas savoir le latin?) et si les étudiants recevaient un entraînement suffisant. Et qu'en est-il de la querelle sur l'existence d'une École des arts et métiers à Saint-Joachim, dont l'auteur ne fait état nulle part, ni dans son livre ni dans sa bibliographie? Histoire religieuse aussi à faire: même si elle est constamment à la base de ce livre, on aimerait quelque part une synthèse de la vie spirituelle des Messieurs (ils devaient suivre les courants européens); qu'est-ce qui les différenciait, à ce point de vue, des Jésuites, des Récollets, des Sulpiciens? Les archives ne répondront peut-être pas à toutes ces questions, mais encore faut-il les poser et ne point s'en tenir à l'histoire institutionnelle.

Ce livre est abondamment illustré. On regrette toutefois que certains plans soient illisibles; et on regrette surtout que, à part un plan minuscule et muet de 1714, l'auteur ne nous présente aucun plan détaillé et explicatif du Séminaire même. Déficience agaçante, puisqu'on aimerait situer les constructions et reconstructions du régime français. Nous parlant des parloirs, l'auteur nous dit qu'ils sont dans l'aile de la Congrégation: mais qu'est-ce que cette aile de la Congrégation? L'ouvrage s'adresse-t-il seulement aux prêtres et aux anciens élèves de la maison? L'auteur reproduit plusieurs plans de terrains, mais curieusement il ne nous sert aucun plan des fermes du cap Tourmente si souvent mentionnées: la Grande Ferme, c'est où exactement? Toutes choses que l'auteur corrigera sans doute, s'il ajoute un tome à son étude du régime français, avant d'entreprendre le régime anglais...

Marcel TRUDEL,
Université d'Ottawa.

* * *

NEIL SUTHERLAND. — *Children in English-Canadian Society: Framing the Twentieth-Century Consensus*. Toronto: University of Toronto Press, 1976. Pp. viii, 336.

Neil Sutherland has produced an interesting study of the attitudes of English Canadian society towards the younger generation. The reader who expects impressionistic accounts of childhood experiences may be disappointed, but he will be more than compensated by the insights he gains into society in the late nineteenth and early twentieth century. In addition to recording the reforms which were sought and sometimes achieved in education, public health and other areas, Sutherland shows how the goals of the reformers were rooted in certain basic assumptions about the role of childhood in society. The book is clearly the result of extensive research. Its approach is factual, and no attempt is made to integrate the findings into any over-all political or sociological framework. There is a wealth of detailed information about individual reforms and the techniques used by the reformers, and there are also some useful generalizations. While future research may modify some of these, the book is a valuable addition to the current literature.